

parfaitement que l'on ne mange qu'au mois d'avril les dindons tués en novembre.

Aussitôt que la neige tombe, on a soin de débayer la route afin que les communications ne soient point interrompues. Le ciel étant constamment serein pendant l'hiver, on consacre ce temps aux visites que l'on veut faire. Les habitans de la ville vont chez ceux de la campagne, ceux de la campagne viennent chez ceux de la ville. Les jeunes gens se réunissent tour à tour dans les maisons de leurs parens et de leurs amis, pour danser. Lorsque le fleuve, gelé complètement, réunit ses deux rives, alors le plaisir est à son comble.

Quelquefois la rigueur de l'hiver est excessive. La terre gèle à cinq et six pieds de profondeur. Rien ne résiste à la gelée; le vin ne forme qu'une masse de glace, même dans des appartemens échauffés par des poëles, l'eau de vie exposée à l'air prend la consistance de la mélasse; le mercure même devient solide. La neige commence à tomber en octobre et continue assez souvent en novembre et en décembre; mais une fois que les vents neigeux ont cessé, et que le froid a purifié l'atmosphère, la lune dans son plein brille, pendant la nuit, d'un éclat qui répand une clarté plus brillante que celle du jour, et telle qu'à la faveur de la réverbération de la neige, elle suffit pour lire les livres imprimés en très-petits caractères.

Les routes impraticables pendant quelque temps et indiquées seulement par des perches plantées pour qu'on puisse les reconnaître au milieu de la neige, ne tardent pas à force d'être fréquentées, à prendre de la consistance, et présentent un chemin uni comme une glace à l'impatient Canadien qui, enveloppé de fourrures jusqu'au bout du nez, parcourt dans son traîneau quinze à vingt milles par heure.

La situation du Canada cause le froid excessif que l'on éprouve dans ce pays. Comme il est très-élevé, sa surface est exposée aux vents de nord-est et de nord-ouest qui, soufflant habituellement, n'y parviennent qu'après avoir traversé des espaces immenses couverts de neige et de glace. Souvent à Quebec la neige roule à grands flots dans l'air, et couvre les rues jusqu'au niveau des lucarnes.

On passe, presque sans aucune gradation, du froid le plus vif au printemps le plus doux. Pendant l'hiver les glaces arrivant tout à coup dans le bassin vis-à-vis de Quebec, s'y accumulent de manière à le remplir entièrement; mais presque toujours ces glaçons ne sont que flottans; les habitans de la rive droite, animés par l'espoir du gain, les franchissent en faisant tantôt glisser et tantôt voguer leur canots. A la fin de l'hiver les glaces disparaissent avec une rapidité extrême. Vers la fin d'avril ou au commencement de mai, elles se

brisent de toutes parts avec un bruit semblable à celui du canon. Dès que la neige a disparu, les chaleurs subites couvrent la terre de la plus brillante végétation.

Les Canadiens ne prennent pas assez de précautions pour garantir leurs maisons du froid. On en voit bien peu qui aient de doubles vitrages aux fenêtres; presque toutes ont cependant une espèce de guérite extérieure qui fait l'office d'une double porte, et met à couvert ceux qui attendent que l'on ouvre. Lorsque le froid commence, on colle du papier le long des jointures des fenêtres qui sont à charnières comme en France et non pas à coulisses comme en Angleterre; on ne les ouvre de nouveau qu'à la fin d'avril.

Les meubles sont ordinairement en bois d'érable ou de frêne, l'on n'en voit pas beaucoup en acajou. Les variations fréquentent de la température y font éclater les meubles plaqués qui viennent d'Angleterre.

Entr'autres édifices dont la ville s'est embellie depuis la fin du dix-huitième siècle, on remarque sur la place du marché, un beau bâtiment circulaire que l'on prend du premier coup d'œil pour un théâtre; c'est un bâtiment bien plus utile; l'on y a placé les étaux des bouchers.

Les Canadiens de la classe inférieure préfèrent le petit salé à toute autre viande. Leur nourriture

habituelle est une soupe au lard avec des pois ou des fèves. Le veau est rouge comme le bœuf, et n'est pas aussi bon qu'en Europe. Le bœuf est de de même qualité inférieure mais le mouton est excellent. Le saumon et l'alose sont très-communs à Quebec; on en sale beaucoup pour le Haut-Canada. Pendant l'hiver on transporte le lait gelé en gros pains.

Les principaux fruits que l'on recueille dans les environs; sont les fraises, les framboises, les groseilles et les prunes; les cerises ne croissent que dans les jardins où l'on prend le plus grand soin des arbres fruitiers. Les pêches ne mûrissent qu'en espalier; les poires et les pommes viennent de Montreal.

En hiver les hommes portent de grandes capotes de drap épais avec des collets à capuchon garnis de fourrure. Lorsque l'on voyage en traîneaux, l'on s'enveloppe d'une capote de peau de bison, et l'on se couvre les genoux d'un tablier de peau d'ours. Les femmes, ont pour se garantir du froid, des bonnets de fourrures, des manchons, des palatines et des pelisses de drap ou de velours. Tout le monde met par-dessus sa chaussure ordinaire des bottes de lisières et de gros drap, pour ne pas glisser sur la neige. Quelquefois les hommes attachent au talon de leurs bottes des petits crampons en fer.

De même que dans tous les pays du monde, les femmes sont plus recherchées que les hommes dans leur mise. Elles n'ont plus depuis très-long-temps, la ressource d'avoir les modes de Paris; elles sont donc réduites à celles de Londres qui leur parviennent très-prompement au moins lorsque la navigation est libre.

C'est dans la rue Saint-Jean, la plus belle de Quebec, dans la ville haute, que les jeunes gens montrent leur adresse à mener un phaëton ou un cabriolet léger. Cette rue est en été, de midi à trois heures, le rendez-vous du beau monde. Les voitures de ville sont en général très-élégantes.

Depuis la conquête, la culture de l'esprit a fait peu de progrès chez les Canadiens, même dans les classes supérieures. L'instruction publique est tellement négligée, que plusieurs membres de l'assemblée provinciale ne savent ni lire ni écrire. Du moins le *Mercur de Quebec*, journal anglais, proposait-il en 1818, de former une école spéciale pour l'instruction des membres du parlement canadien, privés de ces deux connaissances élémentaires.

Les seigneurs ou propriétaires français qui demeurent ordinairement à Quebec sont, suivant le témoignage du voyageur anglais Lambert, également étrangers à l'agriculture, au commerce, aux arts et à la littérature. Leurs amusemens sont

le jeu, la table et les femmes. L'éducation du beau sexe est peu soignée, et sa coquetterie se déploie au Canada tout comme en Europe. Toutefois ce voyageur convient que plusieurs femmes cherchent à s'instruire, à acquérir des talens, et sont modestes et réservées.

Excepté les almanachs, les actes de l'assemblée législative et les journaux, l'on n'imprime rien dans le Canada. *Le Canadien* et *le Courrier de Quebec* sont imprimés en français. Un voyageur ajoute qu'ils contiennent souvent des mélanges en prose et des pièces fugitives, ce qui est peu d'accord avec le reproche général d'ignorance adressé aux habitans de Quebec. *Le Mercur de Quebec* et *le Courrier du Canada* sont écrits en anglais, les gazettes de Quebec et de Montréal le sont dans les deux langues. Tous ces journaux paraissent une fois par semaine.

Le temps très-court de l'été est consacré aux affaires, les navires arrivent d'Europe, d'autres y retournent; les pelleteries sont apportées de Montreal. On voit descendre par le fleuve des trains de bois de construction et de merrain; ils sont d'une grandeur immense, comme ces trains appelés *flottes* qui vont d'Andernach sur le Rhin à Dordrecht en Hollande. Lorsqu'ils ont un vent favorable, ils déploient une douzaine de voiles; on s'aide de rames et de perches pour diriger leur

marche. Les bateliers y élèvent des cabanes dans lesquelles ils demeurent avec leurs familles, ils y placent le bétail et la volaille qu'ils transportent à la capitale; on croit apercevoir un village flottant.

En 1820, on comptait à Quebec 17,257 habitans, dont 14,000 catholiques et 3,257 protestans. L'évêque de cette dernière communion a un revenu de 3,500 livres sterling.

Les marchandises d'exportation de Quebec consistent en pelleteries, grains, farine, bois de construction et merrain, potasse, etc. En 1821, il entra dans le port de cette ville, 434 navires, portant ensemble 102,786 tonneaux. La valeur des importations fut de plus de deux millions de livres sterling.

Le Père Charlevoix, Jésuite, qui visita le Canada en 1720, nous apprend que le fleuve Saint Laurent jusqu'à l'île d'Orléans située immédiatement au-dessous de Quebec, n'a jamais moins de quatre à cinq lieues de largeur; mais au-dessus de cette île il se rétrécit tout à coup, de sorte que devant Quebec, il n'a plus qu'un mille de largeur, c'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de *Quebeio* ou *Quebec*, qui en langue chipéouanne signifie retrecissement. Les Abenakis dont la langue est un dialecte chipeouan, nomment ce lieu *Quélibec*, qui veut dire ce qui est fermé, parce que de l'entrée de la petite rivière

de la Chaudière, par où ces sauvages venaient à Quebec du voisinage de l'Acadie, la pointe de Levi qui avance sur l'île d'Orléans cache entièrement le canal du sud, l'île d'Orléans cache celui du Nord, de sorte que le port de Quebec ne paraît qu'une grande baie. En sortant de Quebec par la porte Saint-Louis, on arrive dans la plaine d'Abraham, dont le terrain s'élève un peu. Le champ de bataille qui décida du sort du Canada en septembre 1759 est un peu plus loin.

Les environs de Quebec offrent un grand nombre de sites extrêmement pittoresques. La plaine d'Abraham est le but ordinaire des promenades du beau monde. On fait aussi des parties de plaisir au lac Saint-Charles qui n'est éloigné que de quatre milles. Il a une lieue de long sur un quart de lieue de large; une presque île rocailleuse le coupe à peu près en deux. On voit sur la rive droite un joli village français entouré de prairies et de vergers, et sur sa rive gauche Lorette, village de Hurons chrétiens.

Ces Indiens ont été civilisés, ou plutôt ont pris les habitudes des Européens. Ils ont perdu leur ancienne répugnance pour le travail et leur goût pour la guerre. Ils vivent comme les Canadiens, mais ils ont conservé leur costume comme plus commode. Ils ont oublié les traditions de leurs ancêtres qui ne sont plus conservées par les cor-

dons de vampou transmis de génération en génération, ni renouvelées par la célébration périodique des fêtes nationales. Ils ne répètent même leurs danses et leurs chants qu'à de longs intervalles et seulement pour satisfaire la curiosité des voyageurs européens qui désirent connaître les attitudes féroces et les gestes frénétiques de la danse de combat de ces Indiens.

La plupart de ceux qui sont établis à Lorette et dans d'autres villages, sont employés ordinairement par les agens de la compagnie du nord-ouest, comme chasseurs ou pêcheurs. Leurs terres sont généralement cultivées par les femmes. Quelques-uns ont un cheval, une voiture, une vache et des cochons; mais la chasse et la pêche ont bien plus d'attraits pour le plus grand nombre. Lorsque les chances précaires de leurs expéditions ne leur ont pas été favorables, ils se louent, pour leur subsistance aux cultivateurs voisins. Quand leurs expéditions ont réussi, ils vont vendre leur produit au marché et employent en rum presque tout l'argent qu'ils en retirent. Ils boivent à petits coups et à peu près continuellement, causent entre eux avec beaucoup d'action, rient, battent des mains, se présentent le poing à la figure, comme s'ils se querellaient, ce qui pourtant ne leur arrive guère, à moins qu'ils ne soient ivres.

Indépendamment des pelleteries, ils approvi-

sionnent le marché de Quebec de corbeilles et d'autres ouvrages en écorce de bouleau. Ils y apportent aussi des mocassons, sorte de brodequins en peau passée, dont la semelle est en bois et la tige ornée de broderies en piquans de porc-épic; cette chaussure est très-commode par un temps sec. Ce sont les femmes qui les font; plus prévoyantes que les hommes, elles achètent au lieu de rum des étoffes et des vivres.

Une tribu de Micmacs campe ordinairement pendant l'été à la pointe de Levi, sur la rive droite du fleuve.

Les Indiens ne sont habituellement vêtus que d'une robe de peau déchirée, d'une couverture sale, ou d'une chemise en lambeaux. Ils se promènent à Quebec dans cet équipage, tenant une bouteille de rum d'une main et de l'autre une tête de veau, leur mets favori, qu'ils achètent à la boucherie. Leurs femmes sont toujours mieux mises, quoique souvent un peu sales.

Cependant les dimanches et les fêtes, hommes et femmes, surtout dans les familles des chefs, se parent de leur mieux. Beaucoup de petits maîtres européens ne sont pas plus vains de leur parure que ne le sont ces Indiens. Les présens qu'ils reçoivent tous les ans du gouverneur du Canada consistent principalement en couvertures de laine; on distribue de plus aux familles des chefs, du

drap de couleur éclatante; ils s'en font des vêtements qu'ils décorent d'une quantité de colifichets en argent et en fer blanc. Les femmes ont un chapeau de peau de castor qu'elles ornent de plumes, de rubans de diverses couleurs et de petites croix d'argent. Quelquefois elles portent un bonnet pointu de drap qu'elles brodent avec beaucoup de délicatesse en poil d'élan de nuances différentes. Elles s'enveloppent d'un manteau ou d'une pièce de drap bleu, vert ou écarlate, bordé de larges bandes de soie jaune et verte: elles l'attachent autour de la ceinture pendant la belle saison, et le ramènent sur leur tête pendant l'hiver. Elles ont aussi une tunique ou chemise de toile de coton peinte, des bas bleus ou rouges, et des mocassons brodés en poil d'élan ou en piquans de porc-épic.

Le costume de parure des hommes ressemble à celui des femmes, si ce n'est qu'au lieu du manteau, ils portent une longue robe. Quelquefois, quatre ou cinq rangées de petites pièces d'argent ou de morceaux de fer blanc leur pendent du derrière de la tête aux talons. Ils ont des bracelets en argent ou en fer blanc. Ils suspendent à leur cou des médailles de différentes grandeurs, et à leurs oreilles de grands anneaux. Ils se barbouillent sur le visage de larges raies avec de l'ocre rouge ou du charbon.

Une pièce essentielle de leur vêtement est une gibecière faite de la peau de quelque petit animal, le poil en dehors; ils y renferment leur tabac; le couteau, la ceinture et les cordons de vampou sont aussi des objets indispensables. Ceux-ci se font avec un coquillage qu'ils achètent aux États-Unis. A la fin de chaque discours, ils en donnent un pour rappeler ce qu'ils ont dit. Leur mémoire est si grande que plusieurs années après, ils se souviennent de ce que signifie chacun de ceux qui sont en leur possession.

C'est pendant le campement d'été, lorsqu'ils viennent de recevoir leurs présens, qu'il est curieux de les voir. Les Squâs, surtout les jeunes filles, étalent complaisamment leurs parures, tandis que les hommes, riant, criant et cabriolant à leur antique manière, tourmentent leur chef pour avoir un peu de rum. Celui-ci les refuse sans humeur, en ajoutant qu'il faut en garder pour la danse.

Le soir des feux sont allumés devant toutes les tentes; hommes, femmes, enfans mangent de la soupe, un morceau de poisson salé, ou une tête de veau que le père, en l'apportant, a peut-être laissé tomber dix fois dans la boue des rues de Quebec. A neuf heures, la danse commence à la lueur des torches d'écorce de bouleau, portées par de vieilles femmes. On place à terre une poutre

à l'extrémité de laquelle s'assied un homme qui bourdonne une espèce de chant monotone, en s'accompagnant d'une calebasse pleine de petites pierres qu'il agite sans cesse. Tous les danseurs font, à la file, le tour de la poutre, et sont si serrés, qu'ils se marchent sur les talons les uns des autres; les Squàs et quelques hommes se contentent de suivre ceux qui les précèdent; les autres se démènent comme des forcenés, battent des mains, frappent la terre du pied, sans perdre la mesure marquée par la calebasse et par le son uniforme du yo-hé-ouaou qu'ils semblent tirer du fond de leur poitrine. Quelquefois ils en rompent la monotonie par des cris et des hurlemens qui, joints à leurs gestes bizarres et à leurs cheveux hérissés, feraient croire à un étranger qu'il est au milieu d'une bande de fous.

Le voyageur anglais Hall vit à une de ces fêtes, M. d'Estimauville, français, et agent du gouvernement pour les Indiens. Ses deux filles se mêlèrent ainsi que lui à la danse des sauvages. Elles empruntèrent aux filles des chefs des robes rouges et des chapeaux de plumes, et s'étant barbouillé les joues d'un peu de vermillon, elles prirent part à la danse bruyante et grossière de ces enfans de la nature. Du reste, Indiens, Français et Anglais, tous convinrent que c'étaient de très-jolies Squàs. Voilà une preuve du talent qu'ont

les Français pour se faire aimer des sauvages.

Un Anglais à son arrivée à Montreal cherchait à lier conversation avec les Indiens. « Je ne sais pas l'Anglais » fut constamment leur réponse. Il apprit ensuite que les Indiens, ceux mêmes qui comprenaient l'anglais, ne parlaient jamais aux personnes qui les interrogeaient dans cette langue, à moins qu'ils ne les connussent particulièrement, tandis que si on leur adresse la parole en français, ils répondent avec la plus grande confiance.

Parmi les merveilles de la nature que l'on admire dans les environs de Quebec, il en est deux qui méritent une description particulière; ce sont le Saut de Montmorenci et le Saut de la Chaudière; les deux rivières dont ils portent le nom se jettent dans le fleuve Saint-Laurent, la première à quelques milles au-dessus ou au nord-est de Quebec, la seconde à quelques milles au-dessous ou au sud-ouest.

La rivière de Montmorenci dont le cours est très-irrégulier, traverse un pays sauvage et très-boisé, et coule dans un lit parsemé de rochers aigus, jusqu'au moment où elle arrive sur le bord du précipice; là elle tombe d'une hauteur de 240 pieds, sans rencontrer rien dans sa chute. Excepté dans la saison des débordemens, le volume de cette rivière est peu considérable; mais le froissement continuel et violent qu'elle éprouve en

traversant le bord rocailleux du précipice, la fait tellement bouillonner, que sa masse d'eau écumeuse présente l'apparence de la neige que l'on jette du haut d'une maison, et paraît avoir de même une chute très-lente. Il s'élève du fond du précipice une vapeur comme un brouillard humide qui, vue quand le soleil brille, offre à l'œil les couleurs éclatantes de l'arc-en-ciel. La largeur de la rivière au-dessus de la cataracte n'est que de cinquante pieds; au-dessous, les eaux sont retenues dans une espèce de bassin par un rocher qui en occupe presque toute la largeur, et à l'extrémité duquel elles s'échappent et coulent doucement vers le Saint-Laurent, qui n'en est éloigné que de 300 pas. Les bords de la rivière de Montmorenci au-dessous de sa chute sont très-escarpés, à pic dans quelques endroits, et partout inaccessibles, de sorte que si l'on veut considérer la cataracte de près, on est obligé de suivre les bords du fleuve Saint-Laurent jusqu'au confluent de la rivière de Montmorenci. Lorsqu'en montant ou en descendant le fleuve, l'on arrive vis-à-vis de la cataracte, le spectacle dont on jouit est vraiment imposant et sublime.

Le Saut de la Chaudière n'est pas de moitié aussi haut que celui de Montmorenci; sa largeur est de 250 pieds; les environs en sont plus agréables; les bords de la rivière étant bien boi-

sés, les sites que l'on aperçoit de distance en distance au travers des rochers sont extrêmement agrestes et pittoresques. Quand le lit de la rivière est plein, le volume d'eau qui se précipite est prodigieux; dans les temps secs, et pendant la plus grande partie de l'été, il diminue singulièrement. Dans cette saison la chute de Montmorenci est bien plus belle et plus attrayante.

Les chutes de Saguenay sont à quelques lieues au-dessous de Quebec. Le Saguenay a, dans cet endroit, près de trois milles de largeur et 160 pieds de profondeur. Cette masse énorme d'eau se précipite à travers une fente formée par des rochers perpendiculaires qui ont de 200 à 600 pieds de hauteur; la fente n'a pas un mille de large. Quelques sauts de 50 à 60 pieds accélèrent encore la rapidité du Saguenay. Après avoir franchi cette barrière, il court en décrivant beaucoup de sinuosités jusqu'au Saint-Laurent, où il se jette en formant à son confluent avec ce fleuve, l'excellent port de Tadoussac, limite des établissemens du Canada de ce côté. La marée remonte à soixantedix milles dans le Saguenay, les baleines y ont quelquefois pénétré.

Pour aller visiter ces phénomènes de la nature, on est obligé de s'engager dans des routes peu fréquentées; les voyageurs accoutumés à parcourir des pays plus peuplés, ne sont pas contents des